

La lente évolution de la sociabilité

Maxime Parodi

Cellule de sociologie, OFCE

La disparition de la communauté traditionnelle a suscité de nombreuses craintes sur les liens sociaux. Les innovations les plus diverses, qu'elles soient sociales ou technologiques, ont ainsi été soupçonnées de mettre fin aux liens sociaux. A cet égard, Internet ne fait pas exception : si cette technologie suscite chez certains les espoirs les plus fous, elle est accusée par d'autres d'enfermer l'internaute dans un monde virtuel, sans chaleur. Ces deux positions sont excessives : les nouvelles technologies viennent simplement s'inscrire dans une tendance repérable depuis plusieurs siècles. Ainsi que le disait Simmel au début du siècle dernier, loin de s'étioler, nos liens se forment différemment, davantage en fonction d'intérêts partagés et moins en fonction d'anciennes prescriptions ou d'anciennes contraintes.

Les inquiétudes sur la perte du lien social se répètent sous une forme ou une autre de génération en génération, et cela depuis, au moins, les premières réactions face aux Lumières¹ et la montée sur la scène de l'Individu avec un grand i. En 1887, Ferdinand Tönnies développait ainsi la thèse d'un dramatique basculement des rapports entre les hommes, de la *communauté* où chacun partage la même origine et le même destin, un même sentiment d'appartenance, à la *société* fondée, elle, sur la stricte individualité des intérêts, c'est-à-dire l'égoïsme. Sur ce fond romantique de la perte de la communauté pastorale chaleureuse pour les « eaux glacées du calcul égoïste »², nombre de phénomènes sociaux nés avec la modernité sont passés à la barre des accusés : la révolution française, le capitalisme, l'industrialisme, la bureaucratiation, l'urbanisation et, enfin, les nouvelles technologies, que ce soit la voiture, le téléphone, la télévision ou, plus récemment, Internet.

D'un autre côté, les défenseurs de l'individualisme ont insisté sur la libération qu'autorisait, par exemple, l'anonymat des grandes villes : la crainte d'une réprobation sociale y est en effet moindre, ce qui rend possible des comportements qui auraient été punis d'une manière ou d'une autre au village : loin d'être aussi « chaleureux » que le disent ceux qui n'y sont plus, le village peut être le lieu où l'on « étouffe », où la peur

1. C'est du moins la thèse de R. Nisbet dans son livre *La tradition sociologique*.

2. K. Marx, F. Engels, 1848 : *Manifeste du parti communiste*.

du « mauvais œil » est un asservissement. Le même discours a été entendu à propos de la cellule familiale ; le même débat entre ceux qui veulent libérer l'individu de la communauté familiale et ceux qui craignent la perte de la communauté. Et les premières polémiques sur les conséquences d'Internet peuvent se lire dans ce même cadre.

Cette question du lien social s'inscrit cependant dans une longue tradition sociologique, ce que les prises de positions manichéennes font trop souvent oublier.

Des liens prescrits aux liens choisis

Il est aujourd'hui établi que la communauté n'est pas « perdue » au sens que les individus conservent aujourd'hui encore des liens forts avec d'autres, qu'ils se soutiennent affectivement, qu'ils se rendent divers services, etc. Seulement ceux-ci n'habitent plus forcément dans le voisinage ; et les voisins ne sont plus aussi mécaniquement membres de cette communauté. Les relations sont, de fait, moins imposées par le contexte familial et local — ce qui ne veut pas dire qu'il y aurait disparition du lien social, mais bien plutôt que ce lien est davantage *choisi*. Nous sommes passés de la communauté de voisinage au réseau affinitaire. Et, ces réseaux ont bénéficié de — et ont encouragé — le développement de technologies permettant d'entretenir des liens sociaux à distance : la voiture, le téléphone, etc. Cette évolution était repérée dès le début du XX^e siècle par G. Simmel (Forsé, 2000). Il envisageait déjà que nous nous dirigerions de plus en plus vers des communautés d'intérêts, c'est-à-dire des communautés dont la logique de formation est plus les intérêts partagés par ses membres que le statut hérité ou toute autre marque traditionnelle d'appartenance à un groupe.

Choisir ne revient pas, néanmoins, à refuser systématiquement les liens anciennement prescrits. Les liens familiaux conservent leur importance, comme a pu le confirmer l'enquête Valeurs de 1990 : 81 % des Français affirment ainsi que la famille est « au cœur de la vie » et ils ne sont que 3 % à juger la famille « peu » ou « pas importante du tout ». Les liens familiaux n'ont pas fait les frais des bouleversements de l'institution familiale. Peut-être même ces liens sont-ils plus riches qu'auparavant puisqu'ils se construisent plus qu'avant entre égaux ; or, c'est cette condition qui permet de développer une sociabilité entre deux individus : la discussion lors du repas familial a ainsi — vraisemblablement — bénéficié de la perte d'autorité du père, celui-ci faisant auparavant régner le silence autour de la table comme manifestation de son pouvoir de chef de famille. L'affinitaire se développe, de fait, même au sein de la famille, la modifiant sans détruire le sentiment d'appartenance.

De même, l'affinité ne bouleverse pas l'homophilie, le fait de fréquenter des individus de même statut social ou de même diplôme. La

logique du « qui se ressemble s'assemble » est donc différente, moins axée sur la convention, plus sur la sélection personnelle, mais la communauté personnelle conserve nombre de déterminants traditionnels et, selon toute vraisemblance, les conservera même si la logique affinitaire arrivait à son terme.

Caractéristiques du réseau social

Plusieurs enquêtes permettent de préciser les caractéristiques des réseaux sociaux. Il est en revanche difficile de discerner une évolution entre toutes ces enquêtes, tant les méthodologies diffèrent. Surtout, il faut définir un lien social, et les choix ne sont pas toujours les mêmes, chacun apportant un éclairage spécifique. On peut ainsi s'interroger sur la force d'un lien, le type d'échange qui en résulte (soutien affectif, soutien matériel, etc.), sur sa fréquence, sur son mode (rencontre en face à face, discussion médiatisée par une technologie, échange épistolaire), sur sa spécialisation (certains ne se voient que pour parler d'informatique et de rien d'autre), etc. Lorsque l'on demande à un habitant de Toronto (Wellman, 1996) de nommer l'ensemble de ses connaissances, on en compte ainsi 23 % qui habitent dans le voisinage, ce qui peut sembler peu ; si on lui demande de se restreindre à ceux avec qui il communique plus de trois fois par semaine, les « voisins » représentent maintenant 42 % de ses contacts ; et si à cela on ajoute les collègues de travail, qui sont d'une certaine manière aussi des voisins, on atteint les deux tiers de ses contacts. La définition du lien est donc évidemment loin d'être neutre. Pourtant les résultats d'une enquête à l'autre sont d'une remarquable cohérence et soulignent tous l'influence de la position sociale acquise d'une part, l'influence du cycle de vie d'autre part.

Tout d'abord, la sociabilité est d'autant plus importante que l'on est haut dans la pyramide sociale. Les cadres supérieurs et les professions libérales ont ainsi plus de relations professionnelles et amicales, et discutent plus souvent avec eux ; en revanche, les ouvriers ont plus de relations familiales et moins des autres — bref, une sociabilité moins ouverte sur l'extérieur, moins « choisie » que celle des cadres supérieurs. Elle est de surcroît moins spécialisée au sens où ce sont essentiellement les parents d'ouvriers qui sont susceptibles d'offrir tel conseil, tel soutien, telle aide financière, etc. ; les cadres supérieurs, quant à eux, ont une gamme de contacts plus variés et disposent ainsi de ressources plus différenciées. C'est précisément ce qui fait la force des liens faibles.

La sociabilité est aussi fortement dépendante du cycle de vie. Elle est stable — ou même, du fait des relations de travail, augmente un peu — jusqu'à 35 ans, puis décroît ensuite. En particulier, les relations de travail s'étiolent au moment de la retraite et ont quasiment disparu au passage des 70 ans. Les relations amicales diminuent aussi au troisième âge, en

raison principalement des décès, et ce sont les relations de voisinage, les relations de services (commerçants, médecins, etc.) et la parentèle qui résiste le mieux et même renouvelle la sociabilité des personnes âgées. Les pertes de contacts sont compensées par le développement des relations avec les enfants et les petits-enfants et l'investissement dans des clubs de troisième âge. Cette sociabilité se restreint ensuite fortement avec l'apparition d'handicaps pénalisants. Mais au-delà de l'effet d'âge, ce sont les grandes étapes de la vie qui modifient notre sociabilité. Le temps des études est associé aux sorties festives et aux discussions entre amis. D'une part, il est relativement facile de dégager du temps pour constituer un réseau amical ; c'est aussi le moment où l'on s'astreint peu aux tâches quotidiennes (laissées généralement à la charge des parents) ; et enfin il y a beaucoup d'occasions festives dans le but de favoriser les rencontres, en fait, la recherche d'un ou d'une partenaire. L'entrée dans la vie en couple diminue le nombre de contacts extérieurs en faveur d'un réinvestissement dans les relations avec les parents et les beaux-parents. Et l'arrivée d'un enfant réduit encore le nombre de contacts en dehors de la famille au profit, toujours, des parents et des voisins — le rapprochement entre voisins trouvant son origine dans les échanges de services entre couples avec enfant. En revanche, l'entrée dans le monde du travail permet d'élargir son réseau aux collègues.

Enfin, dernière caractéristique, les femmes ont une sociabilité légèrement plus importante en volume que les hommes. Le fait qu'elles soient l'interface entre la cellule familiale et l'extérieur y est probablement pour quelque chose ; mais aussi le fait que les filles aient plus tôt que les garçons une sociabilité élective, c'est-à-dire une sociabilité faite plus de rencontres avec des personnes en provenance de différents cercles sociaux que de réunions entre membres de sa tribu. Cette différence s'efface cependant avec l'âge et peut être vue comme une différence de maturité : après 25 ans, les hommes comme les femmes ont une sociabilité davantage élective, où donc les affinités entre deux êtres comptent davantage que le sentiment d'appartenance à un unique groupe. L'évolution que nous décrivions au niveau de la société se retrouve donc au niveau individuel.

Les associations

S'associer, c'est avoir des intérêts en commun et former un groupe à partir de ces intérêts. Les associations sont donc une expression parmi d'autres d'une sociabilité construite autour d'affinités. A cet égard, les évolutions du monde associatif confirment largement la thèse de Simmel. En 40 ans, les associations se sont largement développées, et on en compte aujourd'hui entre 700 000 et 800 000 ; les Français créent, en outre, de plus en plus d'associations puisqu'il en apparaît aujourd'hui environ 60 000 nouvelles par an, soit quatre fois plus que dans les années 1960 et dix fois

plus qu'au début du siècle (Forsé, 1984 et 1993). On ne sait rien en revanche sur le nombre d'associations qui mettent la clé sous la porte et n'ont plus d'activités. Enfin, le dynamisme associatif dépend largement de la région : Paris est plus associationniste que la province, le Sud que le Nord et, dans une moindre mesure, l'Ouest que l'Est.

« Les passions ordinaires » des Français décrites en bon ethnologue par Christian Bromberger (1996) sont en forte augmentation et mobilisent de plus en plus de passionnés ; or elles sont rarement pratiquées isolément ; pour être vécues intensément, elles doivent être partagées : il faut partager les émotions du stade, la délectation de la musique classique, l'excitation de la musique rock et ensuite en discuter entre fans. La chasse, les « délices de l'orthographe » (385 000 candidats ont participé en 1996 à la dictée de Pivot), la moto, la bicyclette et tous les sports — même le plus individuel, le jogging — sont occasion de rencontre et de sociabilité : une partie de chasse ne se conçoit pas sans modeste casse-croûte ou grande ripaille. « Le goût de l'extrême » conduit à des aventures collectives organisées. Le jardinage et le bricolage se pratiquent individuellement mais on a plaisir à montrer ses beaux légumes et on est toujours en demande de conseils en discutant par dessus la clôture avec son voisin. Tendence lourde et persévérante de nos sociétés, l'augmentation du temps de loisir est évidemment favorable à la multiplication des liens sociaux.

Les passions se partagent dans les rencontres individuelles ou collectives mais aussi à travers les mass média : le nombre des périodiques qui alimentent ces passions est en constante augmentation et leur diffusion est en croissance : *L'Equipe* est le premier quotidien français avec 1 800 000 lecteurs, et autant pour l'hebdomadaire *France football*. Les magazines consacrées au jardinage se sont multipliés, *Rustica* (275 000 exemplaires) autrefois presque seul, est aujourd'hui entouré de concurrents à la devanture des kiosques : *Pour nos jardins* tire à 430 000 exemplaires (plus que le *Nouvel Observateur* ou *Ici Paris*).

Depuis le début des années 1980, le taux d'adhésion des plus de 18 ans à au moins une association est plutôt stable, passant de 42 % à 45 % environ. Ce contraste avec les évolutions précédentes s'explique tout simplement par la croissance du nombre de multi-adhérents. Ce qui apparaît derrière cette stabilité, c'est avant tout une plus grande implication des individus dans le monde associatif. Une adhésion ne correspond souvent qu'à une simple affiliation pour accéder à des structures pour son usage personnel ou encore à une participation réduite à l'envoi d'un chèque. Les adhésions les plus fréquentes concernent toujours les associations sportives, culturelles ou de loisirs ; et ce sont, de plus, les associations qui connaissent encore aujourd'hui les plus fortes progressions. Il est possible de mesurer le degré de participation (nombre de bénévoles, temps consacré à l'association, prise de responsabilité). Aujourd'hui, 46 % des adhérents participent activement au fonctionnement de leur association, y compris jusqu'à exercer des responsabilités,

contre 41 % des adhérents en 1983. Le monde associatif est ainsi davantage tourné vers l'accomplissement personnel, ce qui se traduit autant par l'essor des associations proposant un développement individuel que par une implication plus forte dans des associations où les individus se « reconnaissent ». A cet égard, on remarque que les anciennes structures militantes comme les syndicats et les partis sont fuies au profit d'associations plus souples dans leurs modalités d'engagement. Si les associations militantes conservent une bonne image auprès des Français — une majorité se dit prête à faire partie d'une association humanitaire ou de défense de l'environnement —, ces associations n'ont cependant jamais rassemblé qu'une minorité d'individus. Beaucoup d'associations de défenses d'intérêts communs sont d'ailleurs en recul : les effectifs des syndicats sont passés de 10 % de la population française en 1979 à 7 % en 1997 ; les associations de parents d'élèves de 12 % en 1983 à 8 % en 1996. Notons, au passage, qu'il n'y a pas de désaffection pour la politique de la part des Français : ils sont seulement plus méfiants à l'égard du personnel politique.

Ce constat s'applique plus encore aux jeunes : les 15-24 ans prennent de plus en plus de responsabilités au sein des associations, au point que l'idée de créer des associations au statut particulier pour les jeunes qui ne sont pas encore majeurs — les « juniors-associations » — est apparue lors des Assises de la citoyenneté associative à Paris en février 1999. Leur militantisme est rarement porté par un grand projet de société et vise au contraire des enjeux locaux qui peuvent être très restreints. Pour Marc-Olivier Padis (1999), il s'agit d'un militantisme qui « privilégie la convivialité des rapports humains, en particulier dans les zones urbaines, et les thématiques de l'urgence, du pragmatisme et du quotidien ». Dès lors, ils sont parmi les premiers à se méfier des grandes structures et à préférer des engagements locaux et temporaires.

D'autre part, la pratique associative reste très sensible au statut social, au diplôme, à l'âge et au sexe. Bien que ces caractéristiques se soient atténuées en 20 ans, les hommes adhèrent aujourd'hui encore plus souvent à une association que les femmes (50 % contre 39 %) ; les individus très diplômés que les autres (en 1997, 60 % des personnes appartenant à un ménage dont la personne de référence a un diplôme supérieur au bac sont membres d'une association contre seulement 32 % des personnes dont la personne de référence n'a aucun diplôme) ; les cadres supérieurs plus souvent que les autres (le taux d'adhésions des cadres supérieurs et des professions intermédiaires est ainsi de 65 %, bien au-dessus de la moyenne nationale). De plus, les cadres supérieurs sont plus souvent adhérents de plusieurs associations et y jouent plus souvent le rôle d'animateur. Enfin, la sur-représentation des actifs de 40-50 ans s'est aujourd'hui bien atténuée, du fait d'un activisme de plus en plus fort des jeunes et des retraités.

Des liens entretenus par les nouvelles technologies

Aujourd'hui, beaucoup de Français « habitent » plusieurs lieux : un Breton peut conserver des attaches avec sa Bretagne natale, avoir un réseau d'amis datant de ses études à Toulouse et logeant toujours là-bas, et habiter dans la banlieue parisienne tout en travaillant dans le centre de Paris. Et au cours de sa vie, il déménagera encore probablement quelques fois, au gré des promotions, des changements professionnels, voire au moment de la retraite. Toutefois, ces pérégrinations ne conduisent pas à un « zapping » social incessant : des liens sont entretenus, en particulier les liens familiaux, par des appels téléphoniques réguliers et des visites – la durée des trajets étant de plus en plus réduite grâce à la voiture, au train et à l'avion.

La rencontre en face à face reste un moment privilégié, tout au moins pour entretenir ou pour construire un lien fort. Dans son film *Denise au téléphone*, le réalisateur semble craindre la disparition des rencontres physiques au profit des seuls contacts téléphoniques. Nous en sommes loin. L'usage du téléphone est avant tout ponctué par les rencontres : se mettre d'accord sur le prochain rendez-vous, prendre des nouvelles lorsque l'écart entre deux rendez-vous est considéré trop important, etc. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il n'y a pas de sociabilité téléphonique, qu'il n'y a pas de plaisir dans la relation téléphonique en elle-même. Il s'agit dans ce cas de deux individus qui se connaissent déjà bien et qui arrivent sans difficulté à contextualiser les paroles de l'autre sans l'apport gestuel qui accompagne la communication en face à face. C'est ce qui fait que les contacts téléphoniques sont généralement plus restreints que l'ensemble des connaissances : il y a un resserrement autour des seuls intimes, parents et amis. Au niveau du cycle de vie ou du statut social, la sociabilité téléphonique conserve la plupart de traits de la sociabilité en face à face. Plus je connais de gens, plus j'en appelle. Plus je vois de gens, plus souvent je les appelle. Plus je vois souvent quelqu'un, moins longtemps je l'appelle. C'est plus ou moins ainsi que s'organise les sociabilités téléphoniques et en face à face. Le téléphone mobile prolonge la spécificité téléphonique en restreignant encore le nombre de contacts et en permettant d'arranger les rendez-vous en « juste à temps ». Enfin, il commence à apparaître une sociabilité spécifique à la téléphonie mobile, probablement en raison des conflits au sein des ménages sur la prise de ligne, et aussi aux différences de coûts entre les appels fixes vers mobiles et les appels mobiles vers mobiles.

Internet est encore récent : 11 % des Français y ont accès en 1999 et 821 000 s'y connectent tous les jours ou presque. Et encore faudrait-il savoir ce qu'ils en font, car Internet est une technologie offrant plusieurs usages : recherche d'informations, achat en ligne et communication — et cette dernière peut se faire sous plusieurs modes : la communication textuelle synchrone (IRC, ICQ, etc.) ou asynchrone (le courrier électronique), la vidéo-conférence, etc. Cette communication peut de plus être

privée ou publique ; l'interlocuteur peut aussi être anonyme mais la nécessité d'avoir des garanties sur l'identité de l'interlocuteur se fait parfois sentir, comme dans le cas du commerce électronique ou d'échange d'information confidentielle. Aussi le public en est encore à l'exploration de la gamme des services proposés sur Internet et seule une minorité participe actuellement à des communautés d'intérêts : c'est cependant là un des principaux attraits d'Internet. S'affranchissant encore plus de la distance et de bien des marqueurs socialement connotés (ni le sexe, ni la couleur de peau, ni le statut social n'apparaissent directement — on ne peut que le deviner au travers des contributions de chaque internaute, lorsque c'est possible), la logique du regroupement en fonction de l'intérêt semble pouvoir ici s'épanouir pleinement. Si l'ampleur du phénomène est encore difficile à circonscrire — par exemple, ceux qui n'ont pas accès à l'informatique dans leur métier resteront-ils exclus de la société de l'information ? —, Internet apparaît cependant clairement comme une technologie approfondissant la lente évolution de la sociabilité vers les communautés d'intérêts. Les forums de discussions illustrent cette idée que l'individu participe à de plus en plus de cercles sociaux, de plus en plus spécialisés. Le courrier électronique s'ajoute, lui, aux autres moyens de communication comme le téléphone ou le face à face sans s'y substituer : il favorise l'entretien de liens. Et, hormis au moment de la découverte de toute la panoplie Internet, il ne semble pas, en fait, que cette technologie coupe l'utilisateur du monde « réel » et nuise à son implication dans la communauté « réelle » — mais cela est encore l'objet de débats³.

Conclusion

Nous concluons sur un point qui n'a pas encore été éclairci : la recherche d'affinités entraîne-t-elle de manière concomitante une augmentation de la ségrégation entre les diverses couches sociales ? Tout d'abord, une communauté d'intérêts n'a pas pour vocation d'être exclusive : il n'est pas question pour l'individu de rechercher la communauté qui partagerait avec lui l'ensemble de ses intérêts mais seulement certains de ses intérêts. Autrement dit, les liens sociaux ont vocation ici à se spécialiser : avec untel on discute politique et uniquement de politique, avec tel autre on échange des soutiens affectifs, avec tel autre on explore une

3. Le célèbre article de R Kraut et *alii.*, « Internet Paradox : A Social Technology That Reduces Social Involvement and Psychological Well-Being ? », *American Psychologist*, vol. 53, 9, suggère que les nouveaux internautes surinvestissent sur la création de nouveaux liens sociaux par l'intermédiaire d'Internet, et que cela déprime l'entretien de leurs anciens liens. Ils négligeraient finalement leurs anciens amis en cultivant des espoirs démesurés de « vraies » rencontres par Internet. Si cela s'avérait exact, au-delà de quelques cas pathologiques au moment de la découverte des possibilités d'Internet, il faudrait conclure non que le lien social va s'étioler, mais qu'Internet trouvera rapidement ses limites en matière de support d'une sociabilité.

facette de sa personnalité que les autres fréquentations ne connaissent pas, etc. C'est probablement le seul moyen d'approfondir son individualité, en se liant à des individus d'horizons différents, à plusieurs cercles sociaux, qui n'ont finalement en partage que soi-même ; c'est le seul moyen d'explorer diverses facettes de sa personnalité et qui fait toute la différence avec l'ancienne obligation de se socialiser dans un seul groupe. Le revers de la médaille — si l'on ose dire — est d'augmenter les attentes en termes d'authenticité, ce qui peut susciter de vif sentiment de solitude ; néanmoins, le seul moyen d'y palier reste toujours de multiplier les cercles de fréquentations et leur spécialisation.

D'autre part, les quelques études sur l'homogamie tendent plutôt à montrer un plus grand entrelacement des couches sociales entre elles ou tout au moins une stagnation. L'homogamie entre époux devient plus dépendante du niveau de diplôme que du statut social. Après s'être efforcé de distinguer la part de chacun de ces effets et en corrigeant des variations de structures, il semble que l'homogamie due au diplôme demeure constante mais que celle due au statut social baisse. Les couches sociales auraient ainsi plus tendance qu'avant à se fréquenter. En revanche, si l'on interroge les Français sur les individus en qui ils ont confiance et sur ceux qu'ils toléreraient comme voisin, on constate que les cadres supérieurs font à la fois confiance à tout le monde et sont en même temps les plus sélectifs, les plus exigeants. Autant ils envisagent que toutes les relations sont potentiellement possibles, se réservant la plus grande gamme de choix possibles, autant l'idée de sélectionner leurs relations leur semble normal ; à l'inverse des ouvriers qui s'affirment moins tolérants et pourtant moins regardants sur les relations qui leur échoient. Bref, le bilan est mitigé : si le mariage offre une grande part des occasions de rencontres et favorise l'entrelacement des réseaux sociaux, une sélectivité motivée, somme toute, en dernier ressort par le revenu et le diplôme tire la tendance dans le sens inverse.

Références bibliographiques

- BROMBERGER C., 1996 : *Des passions ordinaires*, Bayart.
- BARTHÉLÉMY M., 1994 : « Les associations dans la société française : un état des lieux », *Les cahiers du CEVIPOF*, n° 10-11, juin.
- CRENNER E., 1997 : « Le milieu associatif de 1983 à 1996 : plus ouvert et tourné vers l'individuel », *INSEE première*, n° 542, septembre.
- FORSÉ M., 1984 : « Les créations d'associations : un indicateur de changement social », *Les cahiers de l'animation*, n° 47.
- FORSÉ M., 1993 : « Les créations d'associations progressent à un rythme ralenti » in L. Dirn, *Revue de l'OFCE* n° 46, juillet.

- FORSÉ M., 1993 : « La fréquence des relations de sociabilité : typologie et évolution », *L'année sociologique*, n° 43.
- FORSÉ M. et L. CHAUVEL, 1995 : « L'évolution de l'homogamie en France », *Revue française de sociologie*, 36-1.
- FORSÉ M., 1999 : « Les réseaux sociaux chez Simmel : les fondements d'un modèle individualistes et structural », à paraître.
- GALLAND O., 1999 : « Les relations de confiance », *La Revue Tocqueville*, vol. XX, n° 1.
- NISBET R., 1966, tr. fr. 1984 : *La tradition sociologique*, Paris, coll. Quadrige, Puf.
- PADIS M.-O., 1999 : « Les vingt-trente ans : une cartographie politique », *Notes de la fondation Saint-Simon*, juillet.
- SIMMEL G., 1908, tr. fr. 1999 : *Sociologie, Essai sur les formes de la socialisation*, Paris, coll. Sociologies, Puf.
- WELLMAN B., 1996 : « Are personal communities local ? A Dumptarian reconsideration », *Social Networks*, 18.
- WELLMAN B. (éd.), 1999 : *Networks in the Global Village. Life in Contemporary Communities*, Westview Press.